



DEUX SERMONS
 sur l'histoire de la resurre-
 ction de Lazare, recitée
 au chap. XI. de l'E-
 vangile selon
 S. Iean.

SERMON PREMIER.

- vers. 1. Or y avoit-il un certain homme ma-
 lade appelé Lazare, de Bethanie, de la
 bourgade de Marie & de Marthe sœur
 d'icelle.*
- 2. (Et Marie fut celle qui oignit d'onguent
 le Seigneur, & essuya les pieds d'icelui
 de ses cheveux, de laquelle le frere
 Lazare estoit malade.)*
- 3. Ses sœurs donc envoyerent vers lui, disant,
 Seigneur, voici celui que tu aimes est
 malade.*



Or voyons d'ordinaire ceux qui
 se veulent avancer dans le mon-
 de, s'estudier à y faire une belle

entrée, & à se mettre en reputation si tost qu'ils y paroissent, par quelques actions d'esclat qui ravissent tout le théâtre; mais que si tost que leur nature a fait leur premier jet, elle se lasse & se ralentit, & que ces beaux & splendides commencemens ont des progrès languides, & à la fin, des issuës qui les deshonnorent. Nôtre Seigneur Iesus quand il parut sur la terre pour faire l'œuvre pour laquelle son Pere l'auoit envoyé, n'en a pas fait ainsi. Car c'est ce Dieu d'Eternité, dont il est dit au 40. chapitre d'Esaië, qu'*il ne se lasse, & ne se travaille jamais*; mais que ses sentiers, comme il est dit de ceux des Iustes dans les Proverbes de Salomon, *ont esté comme une lumiere resplendissante*, qui va tousjours croissant jusqu'à ce que le jour soit venu à sa perfection. Car ayant fait dès le commencement, des merveilles, non seulement il a suivi ainsi qu'il auoit commencé, mais d'ordinaire ses dernieres œuvres ont passé la gloire des premières. C'estoit bien une œuvre divine, que de convertir de l'eau en vin, comme il fit en Cana; mais sa Divinité parut avec bien plus d'esclat, quand bien tost
 apres,

de l'Evangile selon S. Iean, v. 1. 2. & 3. 71
après, avec cinq pains il nourrit cinq mil-
le hommes. C'estoit chose fort memora-
ble que de guerir, & mesme avec une
seule parole, & estant absent, à la priere
d'un Seigneur de Cour de Capernaüm,
son fils qui s'en alloit mourir; mais c'e-
stoit bien sans comparaison davantage
de remettre en un moment, à un pauvre
pécheur paralytique depuis 30. ans, &
ses membres, & ses pechez, comme il fit
incontinent après. C'estoit bien un mi-
racle tres-signalé, & qu'on n'auoit point
encore ouï dire, depuis que le monde
estoit monde, que de faire voir un aveu-
gle-né: mais c'en estoit un bien plus
grand, de redonner la vie, la veuë, tous les
sens, & tous les mouvemens à un homme
qui estoit mort il y auoit déjà quatre
jours, & qui estoit corrompu dans son
sepulcre, comme vous voyez qu'il a fait
ici. Ainsi la gloire de ses œuvres merveil-
leuses, a touïjours esté en augmentant, &
en se multipliant devant les yeux de tout
le monde, & à l'estonnement des hom-
mes, & des Anges. En quoi il a montré
tout-ensemble d'une façon tres-excel-
lente, & sa puissance, & sa sagesse. Car

plus le temps de sa passion approchoit, plus il rendoit de tesmoignages manifestes de sa toute-puissance, afin qu'il ne semblast pas, quand on le verroit mouvoir en la croix qu'il succombast par impuissance aux efforts de ses ennemis. Mesme afin que ses disciples eussent moins d'occasion de douter de la promesse qu'il leur faisoit de ressusciter au troisieme jour, il a voulu en leur presence en ressusciter un autre, au quatriesme. Ici, mes freres, se descouvre le grand secret de l'Evangile, & la principale matiere de nostre consolation, que Iesus Christ nôtre Sauveur est la resurrection & la vie, que sa parole, qui est la parole de vie, peut non seulement guerir les malades, mais faire revivre les morts, & ce qui est infiniment necessaire en cette calamiteuse saison, ou pour reprimer nôtre impatience, ou pour prevenir nôtre desespoir, qu'encore qu'une infinité de maux irremédiables en apparence nous tiennent, par maniere de dire, à la gorge, nôtre Seigneur Iesus qui nous aime ne manquera point de nous secourir, sinon durant la maladie, certes, mesme apres la
mort,

monstrer que quelque temps que son
recoyvement ne viendra jamais trop
tard pour notre assurance. Au nom de
Dieu donc, foyez attentifs à l'exposition
d'une *histoire si belle, & si féconde en*
consolation pour nos ames. Nous ne la
traiterons pas *si toute entière*; aller si
viste, en une matiere de cette importace,
ce ne seroit pas vous la rendre utile, mais
nous nous arresterons à deux choses que
l'Evangeliste nous propose d'abord, qui
sont, *la maladie de Lazare, & le recours que*
ses deux sœurs ont eu à Iesus Christ pour lui.

Il y avoit, dit-il, un homme malade ap-
pelé Lazare, de Bethanie & de la bourgade de
Marie, & de Marthe sœur d'icelle. Parce
que c'est ici un des plus signalez mira-
cles que Iesus Christ ait fait sur la terre,
S. Jean a pris le soin de nous le descrire
fort exactement, & de nous en marquer
jusqu'aux moindres circonstances, &
premierement pour la personne sur la-
quelle cette operation merveilleuse s'est
faite; son estat estoit la maladie, son nom
estoit Lazare; sa patrie estoit Betha-
nie; ses sœurs estoient Marie, &
Marthe.

Ce qu'il estoit malade n'estoit pas chose extraordinaire en un homme, car nous y sommes tous sujets, & il n'en a jamais esté autrement. Mesme pour l'ordinaire Dieu a voulu que la maladie fust, s'il faut ainsi dire, la fourriere de la mort, ou pour le moins un avertissement aux hommes de s'y préparer de bonne heure: Que si vous en demandez la raison, je vous pourrois respondre que nous ne la pouvons pas rendre de toutes ses œuvres; & que pour lui, il n'est tenu de la rendre d'avance; mais parce qu'il ne fait rien sans grande raison, & qui ne tende à nôtre bien, autant qu'à sa propre gloire, je veux la rechercher avec vous pour vôtre contentement & pour vôtre salut, afin que vous y admittiez sa sagesse, & que vous en preniez sujet d'adorer & ses jugemens avec crainte, & ses miséricordes avec reconnoissance. Premièrement donc je dis qu'il a voulu qu'il y eust au monde, en tout temps, des tesmoignages ordinaires, & des preuves sensibles de sa haine contre le peché, afin que comme quand nous voyons les ronces & les espines sur la terre, ce nous doit estre

un

que Dieu l'a maudite à cause de nous ; aussi celles que nous sentons en nôtre propre chair, nous font souvenir de nos fautes, & de son indignation; & que voyant que par cette porte funeste que nous avons ouverte nous-mesmes à nôtre malheur, entrent toutes ces calamitez & toutes ces miseres, qui ravagent nôtre pauvre vie, nous travaillions à la réformer au plus tost, par une vraie repentance. S'il y a des méchans & des reprouvez, qui n'en amendent pas, & qui demeurent, dans la maladie, tout-tels qu'ils estoient pendant leur santé, à leur dam. Dieu fait de son côté ce qui doit servir à leur bien. S'ils n'y respondent pas du leur, ils se rendent inexcusables; & ce qui ne leur peut servir de correction, parce qu'ils sont ennemis d'eux-mesmes, leur sert tres-justement de peine. Et certes, c'est avec tres-grand sujet que le souverain Juge du monde, avant que de les faire traîner au supplice de la mort éternelle leur fait souffrir la prison, & les fers, les tortures & les gehennes, que merite leur impénitence. Mais quant aux ames vraiment foi-

gneuses de leur salut, les maladies de leurs corps leur produisent plusieurs fruits, excellens, & salutaires. Car premièrement, il n'y a rien de si propre à nous guérir de cet orgueil & de cette présomption de nous mesmes, à quoy nous sommes tous si sujets : l'un se donne de la vanité, pour la forte santé qu'il possède; l'autre, pour sa beauté; l'autre, pour sa force; l'autre, pour sa science; l'autre, pour ses richesses; l'autre, pour son autorité, & pour sa grandeur. A tout cela, la maladie sert de remède, & il n'y a guère de meilleur, ni de plus efficace. Vous verrez quelquefois un homme à qui Dieu a donné un temperament si parfait, que quoy qu'il fasse, & de quelque façon qu'il vive, il ne ressent aucune incommodité en son corps. Là-dessus il s'endort en une profonde sécurité, parce qu'il s'imagine qu'il est de toute autre paste que les autres hommes, & que rien ne lui sauroit nuire. Mais Dieu, pour l'en desabuser, & pour le faire souvenir qu'il n'est qu'un homme comme les autres, tout en un coup, lui envoie une maladie, par fois, d'autant plus

plus extrême, qu'il croyoit sa santé plus vigoureuse. Car bien-souvent, comme l'advouënt les Medecins, quand elle semble estre en sa plus haute perfection, comme en l'estat qu'on appelle athletique, c'est lors qu'elle est plus suspecte, & plus dangereuse. Alors, il lui est force de confesser qu'il est composé de chair & de sang, les deux choses du monde les plus sujettes à se corrompre: Et ainsi, par la maladie de son corps, Dieu guérit celle de son ame. Vous verrez de l'autre côté, une jeune Dame qui se mirera en sa beauté, & qui se laissera persuader à ceux qui la flattent, quelle est comme un de ces simulacres de la divinité que les anciens idolatres disoyent estre tombez des cieux à une personne de cette sorte: qu'est-ce que Dieu pourroit faire de plus utile pour lui oster cette vanité de l'esprit, & pour lui apprendre à ne se point enorgueillir de cette beauté superficielle, mais à chercher la divine, & la celeste, sur laquelle ni les maladies, ni les années n'ont aucune puissance, que de lui envoyer une fièvre, ou quelque autre semblable mal, qui de-

colore & flétrisse en peu de jours, cet or bon-point, ce beau teint, ces graces qui la rendoyent si orgueilleuse. Vn autre se glorifie de sa force, & se croyant invincible, brave tout le monde; qu'il lui survienne une maladie, vous le voyez incontinent dompté, & contraint d'avouër, que toute la force de l'homme, si Dieu ne la soustient, n'est qu'une pure foiblesse. Ainsi celui qui se vante de sa science, qui monte aux cieux, qui descend en l'abyssine, qui pense savoir toutes choses, qui se croit capable de tout gouverner, est rappelé, par la maladie, au dedans de soi-mesme, pour y reconnoistre sensiblement son ignorance, & sa foiblesse tout-ensemble, entant qu'il pense savoir toutes choses, & il ne fait pas la disposition de son propre corps: Il se figure de pouvoir conduire le monde entier, & il ne fait pas seulement se conduire soi-mesme, & il est contraint de s'abandonner au soin & à la conduite d'autrui, sentant bien son mal, mais n'en sachant ni les causes ni les remédes. Cet autre aussi qui fait tant de parade de ses richesses, de son autorité, & de sa puissance,

face, & de tout autre sujet, aussi bien que les plus malheureux, aux plus facheuses & douloureuses de la vie, il apprend par là, malgré qu'il en ait, l'humilité, & à reconnoître qu'il n'est que pou dre aussi bien que les autres.

Ce ne nous est pas seulement une leçon d'humilité, mais aussi de douleur & de repentance; car par là, Dieu nous fait appercevoir de nos vices, qui bien souvent, comme les cheveux blancs se rencontrent en nous, sans que nous nous en donnions de garde, comme il est dit au 7. chap. d'Ozée, & il nous oblige à reconnoître, par nos douleurs, les fautes que nous avons faites. Comme la fille qui s'est mal-gouvernée, cache tant qu'elle peut sa faute, & sa grossesse; mais quand son terme est venu, il faut qu'elle confesse alors avec de grans cris, ce qu'elle avoit caché avec de grans artifices. Nous faisons tout de mesme; car nous n'advoüons nos dettes que lors que nous en sommes convaincus, & nous n'implorons jamais la miséricorde de Dieu, que nous ne nous voyons menacés & poursuivis par sa justice. Alors nous songeons à

estre gens de bien, & nous concevons des affections & des pensées, que nous n'eussions jamais eues en santé. Ce que Pline le jeune, quoy que Payen, consideroit tres-bien, quand il disoit, Nous ne sommes jamais meilleurs que lors que nous sommes malades; celui qui est attaché à un lit; n'est ni tenté de l'avarice; ni travaillé par la convoitise; il ne souhaite point les honneurs; il ne tient point de conte des richesses; pour peu qu'il ait, il a assez; car il est en estat de laisser bien-tost tout. Alors il lui souvient qu'il y a un Dieu; alors il lui souvient qu'il est homme. Tous ses vœux sont, si Dieu lui fait la grace d'eschapper, de passer le reste de sa vie doucement, & en homme de bien. Ainsi, mes freres, tout-cé que les Philosophes taschent d'enseigner par plusieurs gros volumes; je vous le veux apprendre par un seul précepte; que je vous donne; & que je retient pour moy-mesme; c'est que nous travaillions à estre tels en santé; que nous promettons d'être, quand nous sommes malades.

La maladie a un autre fruit excellent; c'est qu'elle nous fait souvenir que nous
som-

de l'Évangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 81
Sommes mortels , & que nous auons à
rendre compte au Souverain Iuge , &
plus-tost que nous ne voudrions , & que
nous ne croyons. Avertissement qui nous
est d'autant plus necessaire, que le diable
fait tout ce qu'il peut , pour nous le faire
oublier, ou pour nous en oster la créance:
il ne nous dit pas voirement , comme à
Adam & Ève, *vous ne mourrez point*, parce
qu'à ceux qui n'avoient jamais veü mou-
rir personne , il ne fut pas malaisé de se
laisser tromper en cela ; mais qu'à nous
qui assistons tous les jours aux enterre-
mens de nos citoyens , qui savons par
l'experience de tous les siècles qu'il est
ordonné à tous hommes de mourir une fois, &
qui , par maniere de dire , nous sentons
nous-mêmes mourir, il seroit difficile de
nous faire croire une menterie si grossiè-
re. Mais au lieu de cela, il nous dit à jeu-
nes & à vieux , eussions-nous déjà cent
ans sur la teste , vous ne mourrez point
encore , afin qu'aux ministres qui nous
exhortent à nous convertir au Seigneur,
nous respondions comme Felix à S. Paul,
qui lui parloit de la justice & du juge-
ment , *une autre fois nous-mêmes entendrons.*

f

Voila pourquoi, par les maladies que Dieu nous envoie il nous fait voir la mort présente, il nous dit, comme à Ezechias, *dispose de ta maison car tu t'en vas mourir*; & il nous fait penser à bon escient à l'estat de nos consciences, & à nôtre reconciliation avec lui. Aucc cela, ces incommoditez & ces langueurs de la vie, nous apprennent à renoncer au monde, & à sa vanité, pour aspirer aux vrais & solides contentemens que Dieu nous reserve en son Paradis, & à dire avec saint Paul, *Tout mon desir tend à desloger pour estre avec Christ, car cela m'est beaucoup meilleur.* Car comme Dieu rendit aux Israëlites le sejour d'Egypte fâcheux, pour leur faire souhaiter celui de la terre de Chanaan; aussi nous rend-il cette vie amère afin qu'apprenant & par nos douleurs combien il fait mauvais ici-bas, & par ses Escritures combien sont parfaites les felicitez qu'il nous a préparées là-haut, nous y tendions de toutes les affections de nos ames, ayant tout *nostre cœur où est tout nostre thresor.* Ces maladies, quelque fois, nous laissent encore au monde, le grand medecin des corps & des ames

ve-

de l'Evangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 83
venant à nous guerir, soit par la main
des medecins, soit immediatement par
la sienne, afin que nous y servions enco-
re à sa gloire, & à nôtre propre salut, &
que nous soyons d'autant mieux prépa-
rez à nôtre dernière heure, lors qu'elle
arrivera. D'autrefois elles nous empor-
tent & nous enlèvent tout à fait, & alors
nous sommes bien-heureux *si nous mou-
rons au Seigneur Iesum*, puis-qu'il n'y a point
de condamnation à ceux qui sont en lui, &
que dès le moment de cette separation,
ils passent de la mort à la vie. Quoi qu'il
en soit, elles nous sont tres-utiles & tres-
salutaires, soit que nous en mourions, soit
que nous n'en mourions point; &, ce qui
pourra sembler paradoxe, mais qui né-
anmoins est tres-vrai, nous n'en som-
mes pas moins obligez à Dieu, que de
nôtre propre fanté; car si la fanté nous
rend la vie plus douce, les maladies nous
la rendent meilleure, & font qu'après
avoir vescu en la crainte de Dieu, nous
mourons en sa grâce, & regnons enfin
eternellement en sa gloire.

Outre ces fins, & ces causes genera-
les, pour lesquelles Dieu les envoie com-

munément à ses enfans, il y en a eu en Lazare de particulières que nous vous exposerons ci-après en l'examen de ces mots de nôtre Seigneur, *Cette maladie n'est point à la mort; mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.* Mais continuons à remarquer les circonstances marquées en ce premier verset. Il s'appeloit Lazare, qui est un nom Hebreu, qui signifie *un indigent, ou, qui a besoin d'aide; & ce nom-là lui convenoit tres-bien, non qu'il fust pauvre, comme ce Lazare qui guérit à la porte du mauvais riche; car, au contraire, par la suite de cette histoire, vous apprendrez qu'il estoit homme accommodé; mais parce qu'estant malade comme il fut, il ne se put guerir soy-mesme, ni estre guéri par aucun des siens; mais il eut besoin de recourir à l'aide de nôtre Sauveur, qui le retira du sepulcre & lui redonna la vie.*

Sa patrie, estoit Bethanie, qui estoit une petite bourgade en Judée, fort proche de Jérusalem, lieu fréquenté par nôtre Seigneur Jesus Christ, lequel d'une maison de douleur & d'affliction (car c'est ce que signifie Bethanie) en a fait un lieu

de l'Evangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 85
lieu de consolation & de grace. De cette
Bethanie S. Jean nous dit, que c'estoit la
bourgade de Marie & de Marthe. Ce
n'estoit rien qu'une bourgade; mais com-
me anciennement les docteurs Hebreux
disoyent, qu'Hebron, l'un des moindres
bourgs de la Judée, valoit mieux que
Tsohan l'ancienne demeure des Rois
d'Egypte, ainsi peut-on bien dire de Be-
thanie (que la presence de ces deux sain-
tes sœurs, remplissoit & parfumoit de
leur devotion, & que celle de Iesus Christ
qui y alloit souvent, & qui estoit receu
avec tant d'amour, & une pieté si sincere,
ont rendue si celebre) que cette bourga-
de, quoi que petite, valoit sans comparai-
son mieux que Ierusalem, qui le voyoit
avec tant de haine & tant d'envie, & où
lon blasphémoit contre lui avec tant
d'insolence. Ce n'estoit pas la ville des
Gouverneurs, des Conseillers, des Sacri-
ficateurs, & de tous ces Princes du sié-
cle qui ont *crucifié le Seigneur de gloire*,
mais c'estoit *la bourgade de Marie & de*
Marthe, femmes aussi precieuses aux yeux
du Pere pour leur devotion ardente en-
vers son Fils unique, que ces Grans-là lui

estoyent odieux pour l'envie & la haine qu'ils lui portoyent.

Or encore que toutes ces deux sœurs l'honorassent avec un tres-grand zèle, & tesmoignassent une extreme affection à le voir & à le servir, il y en auoit une qui s'estoit signalée par dessus sa sœur, par un acte de pieté que l'Evangeliste a voulu marquer, en disant, *Et Marie fut celle qui oignit d'oignement le Seigneur, & essuya les pieds d'icelui de ses cheveux, de laquelle le frere Lazare estoit malade*: non certes, cette pécheresse qui nous est représentée par S. Luc, au septieme chapitre de son Evangelie; car celle-là n'est point nommée, mais seulement marquée par sa mauvaise vie & par sa repentance, & celle-ci est nommée par son nom, sans qu'aucune impudicité lui soit reprochée. Celle-là estoit de Galilée delà le Iordain, & celle-ci de Bethanie près de Ierusalem. Celle-là trouva Iesus Christ chez Simon le Pharisien; & celle-ci chez Simon le Lèpreux. Celle-là l'aua les pieds de Christ de ses larmes, & de celle-ci il n'est rien dit de tel; mais c'est cette Marie de laquelle S. Jean nous parle au chapitre suivant.

de l'Evangile selon S.Iean, v.1.2.& 3. 87

vant. Car ce qu'il nous en dit ici, est par anticipation, de mesme que saint Matthieu, nommant les douze Apôtres, & parlant de Judas, au dixieme chapitre de son Evangile, dit, *Judas Iscariot, qui mesme le trahit*; ce qu'il n'auoit pas encore fait alors. Or remarquez l'éloge que donne S.Iean à Marie, & jugez si elle n'est pas bien-heureuse d'auoir fait ce religieux acte envers Iesus Christ, qu'il a voulu estre enregistré en son Evangile, & par lequel il lui a pleü qu'elle fust designée, & que son nom fust celebre par toutes les Eglises du monde, tant que l'Evangile sera au monde; & si cet oignement n'a pas esté bien employé par elle, quoi que l'avare Judas en peust dire, puis que nôtre Sauueur, sur les pieds duquel elle l'a versé, lui en a feu un si bon gré. Mais de cela, il sera parlé ci-aprés, avec l'aide de Dieu.

Voyons maintenant ce que ces deux sœurs firent à leur frère malade. Elles le seruirent, sans doute, de toute leur puissance, & n'oublierent rien de ce que le soin & l'industrie humaine pût fournir pour son soulagement, & pour sa conso-

lation; mais ce n'est pas ce que saint Jean remarque; il nous apprend ce qui estoit bien plus considerable, qu'elles envoyèrent vers Iesus Christ pour lui dire, *voici, Seigneur, celui que tu aimes est malade.* Elles voyoyent bien que leurs remèdes & leurs services ne pouvoient rien sans l'aide du grand Médecin, & elles ne doutoyent aucunement, qu'il ne fust en sa puissance de lui redonner & la santé du corps, & la joye du cœur tout ensemble. Elles n'y vont pas, neantmoins soit pour n'abandonner pas leur frère, qui en cette grande nécessité auoit plus grand besoin que jamais de leur assistance; soit parce qu'il n'estoit pas si convenable à leur sexe d'aller par les champs; soit parce qu'elles se confioyent en la bienveüillance de Iesus Christ, & qu'elles s'assuroyent qu'encore qu'elles n'y allassent pas elles-mesmes, il ne laisseroit pas d'avoir agreable l'avis qu'elles lui donnoyent, & la priere qu'elles lui envoyoyent faire, comme en effet elles ne se tromperent point en cela. Or remarquez, je vous prie, ce qu'elles lui firent dire, *Seigneur, celui que tu aimes est malade.* Elles ne disent pas, *Lazare est*

de l'Evangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 89
se est malade, ou nôtre frere est malade;
mais, celui que tu aimes est malade. O
bonnes sœurs! O personnes judicieuses!
O femmes veritablement devotes &
Chrestiennes! elles aimoyent leur frere
avec les plus tendres affections que de
bonnes sœurs pouvoient avoir envers
un bon frere; mais elles savoyent bien
que ce qui obligeroit le Seigneur Iesus à
lui tendre sa main secourable, ne seroit
aucune chose qui fust en leur frere, ou
en elles; mais qu'il en prendroit le vray
sujet de soi-mesme & de cet amour gra-
tuit qu'il lui avoit pleû de porter à Laza-
re dès le commencement; car en effet, les
créatures n'ont rien d'aimable, que ce
que leur Créateur les aime, c'est de pure
grace; grace qui estant tousjours la mes-
me, est le sujet perpétuel de l'amour qu'il
leur porte, & cet amour la cause unique
de tous les biens dont il les enrichit. Auf-
si ne lui alléguent-elles ni leurs merites ni
ceux de leur frere; mais son amour seul,
en lui faisant porter cette parole, *Seigneur,*
celui que tu aimes est malade; comme pour
dire, Puis que tu l'as aimé jusqu'ici, sans
doute, tu l'aimes encores, & tu t'es toi-

mesme obligé à l'aimer tousjours. Car *tes dons & sa vocation estant sans repentance*, ce que tu aimes une fois, tu l'aimes eternellement. Elles mesmes ne le chérifoyent, ne le servoyent, & ne prenoyent tant de soin de luy qu'entant qu'elles le regardoyent en cette qualité de bien-aimé de Iesus Christ, elles l'aimoyent bien sans doute, parce qu'il estoit leur frere; elles l'aimoyent parce qu'il les aimoit; mais elles l'aimoyent beaucoup davantage, parce que Iesus Christ l'aimoit; Car comme Iesus Christ les aimoit, & qu'elles aimoyent Iesus Christ d'une affection tres-ardente, tout ce qu'elles voyoyent qu'il aimoit, elles l'aimoyent semblablement, & si c'estoit quelque chose qu'elles aimassent desja, cette considération y estoit un surcroist incomparable d'amour. Et partant, soit pour esnouvoir l'amour de Christ envers leur frere; soit pour signifier l'amour qu'elles portoyent à leur frere, pour l'amour de Christ; elles lui envoient dire seulement, *Seigneur, celui que tu aimes est malade.* Elles lui font simplement savor l'estat où il estoit, afin qu'il lui pleust de l'en delivrer, soit en venant

de l'Evangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 91
venant lui-mesme le guérir ; soit en y en-
voyant un ou plusieurs de ses disciples ;
soit en opérant sa guerison du lieu où il
estoit , par sa seule parole ; soit en y em-
ployant le simple acte de sa volonté & la
secrete énergie de son Esprit ; mais elles
ne demandent rien de precis , & ne bor-
nent point le saint d'Israël ; mais elles
laissent tout à la disposition de sa provi-
dence. Elles ne demandent pas mesme
en gros la délivrance de leur frère ; Mais
elles expriment simplement le danger
où il se trouve ; tant estoit parfaite la
confiance qu'elles avoyent en l'amour de
nostre Seigneur. Car comme quand
vous voyez un enfant tomber dans le
feu ; ou dans l'eau , si sa mere est près de
lui , & qu'elle ait le dos tourné , vous lui
criez à l'heure mesme avec emotion, Voi-
la nôtre enfant qui est dans le feu, Voila
vôtre enfant qui est dans l'eau ; mais vous
ne vous amusez pas à la supplier avec
grande instance d'avoir pitié de lui , &
de le retirer d'un si grand peril , parce
que vous savez bien qu'elle aura beau-
coup plus d'affection pour cela , que vous,
qui n'estes pas mere , n'en sauriez avoir ;

ainsi ces saintes femmes , voyant leur frère qui estoit malade à l'extrémité, l'envoyèrent bien dire à nôtre Seigneur Iesus Christ, mais elles ne lui font point de priere de le vouloir secourir en ce grand danger , parce que sachant bien qu'il l'aimoit d'un amour tout divin , au lieu qu'elles l'aimoyent d'une affection humaine seulement, elles estoient assurées qu'il ressentiroit, à cette nouvelle, de plus tendres, & de plus cordiales émotions, & se porteroit avec plus d'ardeur à ce qu'il connoistroit lui estre nécessaire, qu'elles n'eussent seû desirer. Ainsi elles le prient, sans le prier, & lui exposant la nécessité de leur frère, elles en attendent la delivrance, avec une foy & une humilité vraiment digne d'estre imitée.

Imitons-les donc, mes freres, dans les maladies de nous, ou des nôtres, pour ne perdre jamais courage, en quelque estat que nous puissions estre, & pour ne nous défier jamais de l'amour de nôtre Sauveur; mais pour recourir à lui, disant, Seigneur, ceux que-tu aimes sont malades; ceux pour lesquels tu t'es exposé à
la

de l'Évangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 33
la mort ; & à tous les tourmens de la
croix ; ceux auxquels tu as promis la fa-
veur de ton intercession envers Dieu , &
auxquels tu es allé préparer le lieu dans les
demeures éternelles de ta maison. Ouvre-
nous ton bon thresor des cieux ; envoye-
nous ce que tu fais nous estre expédient,
& au soulagement de nos corps , & à la
consolation de nos ames. En l'affliction
générale de son Eglise , faisons-en tout
de mesme ; quelque malade qu'elle soit,
ne doutons point pour cela, si Iesus Christ
l'aime, & si elle est sa vraye Eglise ; & ne
nous escartons jamais , en quelque estat
que nous la voyons , de sa communion
salutaire , comme font aujourd'hui plu-
sieurs lasches apostats ; mais tenons-nous
d'autant plus attachez à elle pour lui
rendre tous les services , & tous les de-
voirs qu'elle peut & qu'elle doit atten-
dre des siens , au temps de sa calamité ;
& sur tout , recourons pour elle à nôtre
Seigneur Iesus Christ ; lui disant ce que
nous lui pouvons dire avec beaucoup
plus de sujet que ces deux sœurs , pour
leur frere , *Seigneur , celle que tu aimes est
malade ; celle qu'il aime c'est l'Eglise, sui-*

vant ce qui est dit 5. chap. de l'Epistre aux Ephesiens, *Il a aimé l'Eglise & s'est donné soy-mesme pour elle, afin qu'il la sanctifiast après l'avoir nettoyée par le lavement d'eau par la parole; & comme nul n'a en haine sa propre chair, mais qu'il la nourrit & l'entretient*; ainsi en fait-il à l'Eglise. De sorte que les prieres que nous lui ferons pour elle, en ses maux, ne lui seront jamais desagreables. Nous estimons ces saintes femmes avoir esté heureuses d'avoir eu si bonne part en la bienveüillance de nôtre Seigneur Jesus Christ, & de l'avoir eu si pres d'elles, qu'en la maladie de leur frere, elles y ayent peu avoir recours; mais nous ne devons point leur envier ce bonheur-là, veu que nous l'avons aussi bien qu'elles. Car en quelque temps, à quelque heure, & pour quelque nécessité que nous y voulions recourir, il est toujours pres de nous, pour nous exaucer, & ne refuse jamais l'accés du thrône de sa grace à nos prieres, qui sont les fidèles assurées & diligentes messagères qu'il nous a données lui-mesme pour lui faire entendre nos besoins & ceux de son Eglise. Prions-le donc pour elle,

de l'Evangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 95
elle; & disons, de toute l'affection de nos
cœurs, *Seigneur celle que tu aimes, qui t'a*
esté donnée par le Pere, pour qui tu t'es
offert en sacrifice sur la croix, que tu as
santifiée par ton Esprit, & espousée en foy
& en miséricorde; à qui tu as donné tes
joyaux, & tant de précieux gages de ton
amour; sur qui tu as estendu le pavillon
de ta gloire, au milieu de laquelle ta vérité
retentit sans cesse, aux oreilles des hom-
mes & des Anges, pour qui tu as fait le
monde, pour qui tu le conserves, en fa-
veur de laquelle tu espargnes particulie-
rement les Estats où elle a sa retraites;
en fin, celle pour qui tu as fait des mer-
veilles en si grand nombre dès le com-
mencement, & mesme du temps de nos
peres; celle-là, ô bon Sauveur! est grief-
vement malade, ayant souffert durant
plusieurs années les horribles fureurs de
la guerre, & souffrant maintenant les la-
mentables desolations de la peste. A ce
coup, ô Seigneur Iesus! montre que vé-
ritablement tu l'aimes, la visitant dans sa
langueur, recueillant, & serrant ses larmes
en tes vaisseaux, & prenant pitié de ses
peines, de ses inquiétudes, & de ses tour-

mens, ou pour lui faire comme autrefois tu as fait à tant de malades que tu as miraculeusement delivrez ; ou si tu la veux laisser succomber & la reduire au tombeau, pour y demeurer comme morte jusqu'au quatriesme jour, ressuscite-la, & lui redonnes la vie, comme tu fis jadis à Lazare que tu aimois. Ne regarde point aux ingratitudez, aux impietez, aux souillures, aux dissolutions, & aux débauches, par lesquelles nous qui vivons aujourd'hui en sa communion, y auons durant tant d'années tenté ta patience & prononcé ton indignation, mais nous continuant les effets de cette incomparable amour que tu nous as monstrée jusqu'ici, conserve-nous, & nous rens nôtre premiere paix, & nôtre premiere santé, pour l'honneur de ton alliance, & pour la loüange mortelle de ta grace & de ta fidélité. Quand nous le prions aussi, & que sur tout, par une vraye repentance, nous aurons soin d'escarter la nuée qui empesche que nôtre requeste ne passe jusqu'à lui, ne doutons nullement qu'il ne nous exauce des cieus ; qu'il ne soulage son Eglise ; qu'il ne nous console en tous

nos

de l'Évangile selon S. Jean, v. 1. 2. & 3. 97
nos ennuis; & qu'il ne nous face voir, à la
fin, & dès ce siècle mesme, par la restau-
ration de ce pauvre peuple; & à la fin
des siècles, par l'accomplissement entier
de toutes ses promesses, que c'est lui vé-
ritablement, qui est la résurrection, & la
vie. A lui soit gloire à jamais. Ainsi
soit-il.



SERMON SECOND, sur l'histoire de la resur- rection de Lazare.

*Iean XI. 4. Iesus ayant entendu cela, dit,
Cette maladie n'est point à la mort,
mais pour la gloire de Dieu, afin que le
Fils de Dieu soit glorifié par elle.*



OMME nous ne saurions fai-
re reflexion sur nous-mes-
mes, que nous n'y trouvions
beaucoup plus de sujet que
nous ne voudrions, de douleurs & de dé-
plaisirs, parce que quand il ne nous en
viendrait point de dehors, nous en por-